

« Il faut toujours se garder de plus petit que soi! »

Les spécialistes des eaux et forêts font souvent une analyse passionnante des phénomènes de transformation de la nature, de même que les généticiens qui travaillent sur l'histoire de l'humanité. Lorsqu'un grand feu détruit un territoire, les grandes espèces auxquelles nous sommes habituées et qui structurent le paysage, sont systématiquement les premières éliminées. Ce sont généralement elles qui permettent au feu de s'élever dans les airs et d'alimenter le brasier à grande échelle. Les espèces qui émergent derrière chaque sinistre sont à l'opposé. Elles sont petites, rasantes, rustiques, résistantes et ont comme objectif vital de tenir le terrain afin de combattre l'érosion des sols. Dans le premier cas le développement de la végétation se fait en vertical, et la bataille entre les espèces est celle de la recherche de la lumière. Dans le second cas la survivance se joue en horizontal avec une obsession de couverture des pentes. Cette observation que nous pouvons porter sur la nature vaudrait-elle aussi pour la condition humaine ?

Les civilisations tombent souvent sur leurs excès de verticalité, et nous pourrions comparer nos grandes organisations à ces grands arbres dont la superbe et l'arrogance s'imposent pour avoir su vieillir et défier les ans. Mais face aux soubresauts de l'histoire, ne sont-elles pas aussi fragiles et vulnérables que ces grandes espèces face à des tornades séculaires ou à un incendie poussé par des vents violents ? Quand nous observons ce qui se passe sur les marchés financiers d'un côté ou la menace terroriste de l'autre, ne sommes nous pas confrontés aux mêmes questions ? C'est du moins l'analyse que nous pourrions faire pour l'ensemble de nos réseaux vitaux occidentaux. Un rien pourrait les mettre en difficulté voire les neutraliser de façon significative. Le 11 septembre, Katrina, les menaces qui pèsent en matière sanitaire avec l'épizootie aviaire ou en matière informatique avec les dernières générations de virus, et que dire des risques d'implosion de nos sociétés, doivent nous faire réfléchir sur la nature des risques émergents.

Nos organisations sont finalement bien formatées pour faire face à des risques tangibles et d'une certaine taille. Il était finalement plus aisé de prendre en compte la menace soviétique que celle des réseaux de Ben Laden. Plus aisé de gérer un black-out énergétique que d'appréhender un effondrement des systèmes d'information. Plus simple de gérer une crise

syndicale qu'une implosion sociétale... Tout ceci est la résultante de notre culture urbaine et industrielle qui a su circonscrire les risques collectifs et technologiques issus de la modernité scientifique et matérialiste dans lesquelles nous baignons depuis plus d'un siècle. Mais, paradoxalement si nous avons gagné en sécurité environnementale, nous avons perdu en rusticité et en résistance face aux évènements. Nous avons progressé en maîtrise de la complexité mais nous avons perdu parfois en bon sens face à des phénomènes élémentaires. Ceci est très net lorsque nous observons le fonctionnement de nos institutions et de nos organisations face aux mutations en cours. Elles restent vigilantes sur ce qu'elles connaissent et ne voient pas émerger les innovateurs ou les réfractaires qui vont transgresser et modifier le cours de l'histoire. Or ces derniers respectent rarement les règlements et contournent les procédures. Ils ont plutôt la fâcheuse habitude d'utiliser les vides pour s'infiltrer dans les espaces de liberté ou de manœuvre offerts par nos sociétés et d'aller à contre-courant des idées en vogue pour imposer leurs vues voire leur vision des choses.

Ils ont surtout la particularité d'être « petits », furtifs, mobiles, très évolutifs et de ne pas être visibles ou lisibles pour nos systèmes de vigilance. Ils n'ont pas besoin de logistiques puissantes pour vivre comme nos grandes organisations. Par contre ils savent très bien les utiliser à bon escient pour survivre et se dépasser. Leur vision de l'espace-temps n'est pas celle des cercles de pouvoir des institutions en place qui se sont installés avec le temps dans des modes de fonctionnement oligarchiques paralysants et souvent sclérosants. Ils fonctionnent en réseaux et puisent leur force de cette capillarité qu'ils développent à partir d'une tenue forte et dense du terrain, comme des plantes rasantes qui s'accrochent au sol. C'est exactement le mode de fonctionnement des réseaux islamistes au sein de nos 200 zones dites de « non droit » en France.

Si nous observons les risques majeurs émergents pour nos réseaux vitaux, ils sont bien de cet ordre. Le raisonnement vaut en particulier pour les réseaux terroristes qui utilisent nos systèmes de vie (réseaux d'énergie, de transport, d'eau, d'information...) comme armes de destruction massive. Ils n'ont pas besoin d'armées constituées et coûteuses, ils utilisent notre propre énergie contre nous en jouant sur nos propres contradictions qu'elles soient politiques, judiciaires, comportementales. Ils nous défient de plus en plus sur nos fondamentaux philosophiques et spirituels en jouant la carte du sacrificiel, là où tous nos systèmes de défense sont conçus pour justement ne plus jouer le sacrifice suprême. Nous cherchons à dissuader, ils cherchent à frapper. Nous avons peur de mourir, et donc de perdre nos acquis. Ils se nourrissent de la mort

pour justifier leurs prises de gages territoriaux ou psychologiques. Nous voulons la négociation, le compromis là où ils veulent par la terreur soumettre des âmes. Nous croyons avoir la force parce que nous avons des capacités, ils nous opposent la détermination et le temps. Celui-ci joue pour l'instant dans leur sens du fait de la progression démographique et de la pauvreté qui règne dans leurs sanctuaires du monde musulman. La progression de cette menace n'est plus linéaire ; actuellement elle prend des allures exponentielles avec des masses critiques qui se font plus nettes du fait des migrations de population. Elle se nourrit des économies grises et pénètre, comme l'eau qui épouse les pentes, tous les espaces de vie disponibles. Face à cette inversion des rapports de force où la domination des consciences de la société civile est devenue le nouveau champ de bataille, nos systèmes de sécurité sont dépassés tant en terme de méthodes qu'en terme de réponses. Ils sont conditionnés pour faire face à une armée « nationale » et protéger des institutions et une économie. Les islamistes s'attaquent à nos « âmes » et au fonctionnement quotidien de nos sociétés. L'adversaire est nulle part et partout. Il n'est plus localisable et matérialisable comme pouvait l'être l'armée rouge ou le terrorisme idéologique du siècle dernier. Il est au contraire dilué au sein de la population et opère sur des registres religieux et culturels qui échappent à nos grilles de lecture, tout simplement parce que nous les avons perdus de vue ou que nous les ignorons pour des questions idiotes de doctrine.

La même analyse pourrait être faite sur le plan scientifique avec l'émergence des nanotechnologies, des nouveaux virus sur le plan immunologique avec la croissance démographique ou sur le plan informatique avec les nouvelles générations multimédias d'Internet. Tout se joue en microscopique avec des logiques horizontales. Les interconnexions et la capillarité de nos systèmes vitaux sont utilisées pour se répandre indifféremment en se moquant des hiérarchies sociales, des frontières, des réglementations, toujours comme l'eau lors de la rupture des digues après le passage du cyclone de Katrina. Le résultat est connu : en quelques heures ce furent 350 000 maisons noyées et tous les réseaux nerveux de la Louisiane détruits.

Nous vivons la même chose sur le plan des systèmes de communication. Lors de chaque crise majeure les organisations déroulent leurs « éléments de langage » en respectant des listes de procédures éprouvées. Elles sont instantanément contournées par d'autres vecteurs de communication qui se jouent des contradictions de nos systèmes de pensée et de décision en utilisant blogs, SMS et autres possibilités offertes

par la densité des réseaux d'information. N'oublions pas dans ce domaine qu'une information met aujourd'hui moins de 3 minutes pour faire le tour de la planète (en voix, données et images) et qu'elle met encore moins de temps pour les transactions sensibles sur le plan financier et commercial. Que peuvent les meilleures planifications du Pentagone, face aux téléphones portables aux capacités multi médiatiques des quelques irakiens qui ont assisté à l'exécution de Saddam Hussein et qui ont immédiatement mis en ligne les derniers instants du dictateur. Nous pourrions élargir la réflexion aux modes d'action des réseaux d'affaire chinois et indiens qui passent « par le bas » pour prendre le contrôle de positions commerciales tenues par les occidentaux. Nous leur opposons des approches « par le haut » en cherchant à leur faire signer des accords gouvernementaux et à respecter nos règles de fonctionnement. Pendant ce temps tels des plantes rasantes, ils prennent le contrôle de carrefours puis de quartiers entiers, puis de systèmes économiques.... Il se passe aussi la même chose au sein des clusters innovants au niveau mondial. Ils sont constitués souvent de réseaux de TPE et ne sont pas forcément localisés dans les pôles de compétitivité déterminés par les instances gouvernementales. Il suffit de suivre les innovateurs pour voir qu'ils vont là où est la créativité et non là où il y a de la directivité. A l'arrivée ce sont eux qui modifient les termes de la vie économique et font vaciller les « grandes espèces ».

Ce sont toutes ces dynamiques du terrain que nous avons du mal à appréhender, à comprendre, à repérer aujourd'hui. Pour autant elles structurent de nouvelles logiques de vie et imposent de nouveaux modes de communication et de transaction qui déstabilisent les grandes organisations. Pour le moment nous n'avons pas été confrontés à un véritable risque systémique. Certes le terrorisme d'Al Quaida a éprouvé nos systèmes de décision mais n'a pas réussi à s'attaquer à la globalité du système (ce qui fait dire à certains esprits bien pensants et rassurants qu'il n'y a pas lieu de s'inquiéter même si cette menace nous coûte un peu sur le plan sécuritaire). Certains prétendent néanmoins qu'ils ont la capacité (par l'importance de leurs réseaux dormants et dilués dans nos sociétés occidentales) de détruire nos fonctions vitales. En fait personne ne sait honnêtement où se situe le risque réel, comme pour les nanotechnologies, les virus informatiques, la grippe aviaire... Nous subodorons des menaces majeures, nous jouons à nous faire peur avec des projections statistiques ou des scénarios catastrophes, mais en fait nous n'en savons rien. Par contre il est clair que si l'un de ces risques se révèle réel un jour nous serons confrontés à une tornade séculaire.

La notion de chaos tant redoutée pourrait alors retrouver ses lettres de noblesse. N'oublions pas qu'au sens grec il a une autre signification que celle que nous lui attribuons au sein de nos sociétés anxieuses. Le chaos est, dans la mythologie, l'entité primordiale d'où naît l'univers. Le chaos est aussi le passage obligé pour toute reconstruction des systèmes de vie. C'est bien cela qu'espèrent les réseaux terroristes, les innovateurs ou tous ceux qui transgressent les systèmes établis pour en inventer de nouveaux. Ils recherchent tous cette béance qui permet de faire émerger de nouveaux référentiels, de nouveaux espace-temps. Les généticiens nous apprennent à ce propos que la vie sur terre n'est faite que de contingences de ce type où les espèces faibles ou moribondes disparaissent pour être inexorablement remplacées par d'autres plus innovantes et combattives. L'histoire est de ce côté impitoyable pour l'humanité. Ce sont toujours les plus petits mais les plus déterminés qui ont le dessus, ce sont toujours ceux qui sont les plus manœuvrants qui gagnent et ce sont toujours ceux qui raisonnent en marginal qui imposent leur vision de l'avenir quel que soit le bien fondé de leurs idées. La seule façon de donner tort à ce déterminisme historique est d'en accepter l'augure et de s'y préparer. Pour cela il faut accepter de travailler sur l'inconcevable et de s'entraîner sur des scénarios inacceptables pour éprouver nos capacités de résistance et d'adaptation. Dans ce domaine, il faut aller bien plus loin qu'une simple anticipation des événements. Il faut retrouver cette souplesse de raisonnement et cette agilité en termes d'action qui font la force de tous ceux qui veulent dominer l'avenir.

Xavier Guilhou¹

Septembre 2007

¹ Président de XAG Conseil et auteur de « Quand la France réagira... » chez Eyrolles- Février 2007
www.xavierguilhou.com